

Sur la jeunesse de sœur Josefa Menéndez

C'est à Madrid que Dieu plaça le berceau de notre chère Sœur Josefa Menéndez dans une famille chrétienne où le travail était en honneur. Son père exerça les fonctions de maître armurier au casino militaire, de chef d'atelier d'ébénisterie et de décorateur au musée d'artillerie. C'était un homme d'énergie aux principes sérieux qui donna à ses enfants une éducation soignée et solide. Sa mère, Lucia del Moral, actuellement encore commissionnaire de confiance de nos Maisons de Madrid était originaire de Loeches où elle avait sa sœur prieure du Carmel. Elle vit bientôt son foyer béni de Dieu par une couronne de petits enfants. L'aîné mourut en bas âge et Josefa resta l'aînée. Elle naquit le 4 Février 1890 et fut baptisée le 9, dans l'Eglise de S. Lorezo, dates chères à son cœur, qu'elle rappelle par ces mots écrits sur un cahier de souvenirs intimes. « Gracias Dios mio ! Haced que siempre recuerde lo que prometi en el Sto Bantismo ! » Trois petites sœurs apparaissaient successivement aux côtés de Josefa : Mercedes, qui entra avant elle dans notre Société et qui est maintenant jeune Professe coadjutrice à Grenade, Angela qui a hérité de l'emploi et de la clientèle de Josefa. Carmen une petite fleur du ciel qui mourut saintement à l'âge de 12 ans

Toute petite, Josefa fut déjà l'objet des prédilections de ses parents. Son père, surtout, l'aimait à la folie et la nommait « Impératrice de sa maison ». Il lui donnait volontiers des preuves de confiance, des marques de distinction, comme de prendre part à la conversation, de dîner avec lui, tandis que les autres enfants prenaient leur repas à d'autres heures. Tous les dimanches, ce bon père conduisait sa petite famille à la grand'messe et donnait ensuite à chacune quelques pièces de monnaie pour leur apprendre à faire l'aumône, de sorte qu'elles étaient connues et aimées par tous les pauvres du quartier.

De temps en temps, on allait à Loeches visiter la tante Carmélite et on était reçu dans les appartements du Vénérable Capellan. Il avait une Bibliothèque dans laquelle les petites nièces ne se firent pas scrupule de lire la Règle des Carmélites qu'elles y avaient découvertes. Les premières années s'écoulèrent heureuses dans cette intimité de famille qui faisait l'unique joie des parents comme des enfants.

En Espagne, la Confirmation se donne de très bonne heure. Josefa avait 5 ans quand l'Esprit Saint prit possession de son cœur qu'il devait préparer à de si grandes choses.

Le souvenir de sa 1^{ère} confession est resté mémorable dans sa vie. On choisit le 1^{er} Vendredi, pour être le jour du Sacré-Cœur et le Rd P. Rubio, grand zélé de la Dévotion au Sacré-Cœur, reçut les premières confidences de cette âme privilégiée qu'il devait diriger jusqu'à son entrée au Sacré-Cœur. Josefa note ainsi sa 1^{ère} confession « 3 de Octobre 1897, mi 1^{er} confession-1^{er} Viernes de mes- si siempre tuviera la misma contricion que aquel dia ! Cette 1^{ère} confession fit donc une grande impression sur son âme. Le Rd Père lui avait dit : « Vas a tener mucha devocion al Sagrado Corazon ! » Elle revenait se confesser chaque 1^{er} Vendredi pour entendre parler du Sacré-Cœur. Le Rd Père n'était pas encore entré dans la Compagnie, il était aumônier des Religieuses Bernardas.

Bien vite il allait initier cette âme privilégiée aux secrets de la vie intérieure d'une manière proportionnée à son jeune âge.

Pour l'accoutumer à vivre en union avec Dieu, il lui faisait faire un certain nombre d'oraisons jaculatoires, en commençant par 2 ou 3, puis en augmentant graduellement. Il y réussit tellement bien qu'à son entrée en religion elle ne perdait guère la présence de Dieu. Quand la petite fille s'était distraite, elle faisait les invocations toutes à la fois, mais cela ne contentait pas le directeur. A dix ans, il lui apprit à faire oraison, lui donna un livre intitulé : « El cuarto de hora de Sta Teresa » qui la ravissait. C'était d'excellentes petites méditations très courtes pour tous les jours de l'année. Il lui expliquait comment il fallait lire très lentement les

préludes, réfléchir un peu, puis parler à Jésus... Et si on ne sait rien lui dire, supplier par cette prière : « Mon Dieu, je veux vous aimer ! ». Prendre enfin une petite résolution pratique pour la journée par exemple : être bonne pour mes petites sœurs... ne pas répondre... me priver de caramels etc...

« Je trouvais mes délices dans ce petit livre, racontait-elle, surtout ce qui traitait de l'Enfant Jésus et de la Passion... C'était excellent. J'y trouvais beaucoup de choses à dire à Jésus. J'aimais aussi beaucoup lire le Règne... l'élection de vie. Je me disais : Moi, je serai à Jésus ! mais je ne savais pas comment. »

La naissance d'Angela en mai 1897 donna lieu à Josefa de commencer sa vie de dévouement et son rôle de sœur aînée.

Son père lui apprit lui-même à lire et à écrire et elle reçut en récompense une petite table qui meubla sa chambre jusqu'à son départ. Un moment son père eut l'idée, la voyant si intelligente de la faire étudier en vue de la carrière de Maîtresse, mais ce n'était pas aux sciences humaines que Dieu l'appelait.

Le moment de la 1^{ère} communion approchait. Une enfant qui connaissait les Réparatrices l'entraîna... mais il fallait une recommandation du Rd P. Rubio. Il l'accorda volontiers et le 4 Février 1901, Josefa voyait pour la première fois ces ferventes Religieuses. Elles l'admirent à se joindre jusqu'au 19 Mars, au groupe d'enfants qu'elles préparaient à recevoir Notre Seigneur pour la 1^{ère} fois ce jour-là, les instruisant tous les soirs de 7h à 8h1/2, et les 3 derniers jours, entiers, pour compléter la préparation.

Restait à gagner ses parents. Elle supplia, probablement avec beaucoup de baisers, et la grâce fut accordée, à condition qu'elle ne coucherait pas hors de la maison. Quelle joie inonda son petit cœur déjà si ardent pour Jésus !

Tous les détails de cette première rencontre de Notre Seigneur avec son âme sont notés par elle dans les pages intitulées –Como Jesus hizo a mi alma su 1^{er} llamamiento. Elle y parle ensuite de sa première retraite faite chez les Réparatrices en 1905, retraite où elle affermit son désir d'être toute à Dieu. Il l'attirait doucement et fortement par les charmes et les attraits de son Amour.

Peu après sa première Communion elle commença à apprendre à coudre.

Son Père voulut lui faire suivre des cours de coupe et de confection au « Fomento de las Oertes ». Son application fut si grande qu'elle gagna tous les ans la « Matricula de honor » et se distingua en tous les examens, étant l'objet de l'admiration de ses Maîtresses. Au milieu d'une quarantaine de personnes réunies dans cet atelier, son cœur était uni à Dieu, elle pensait à son Jésus en travaillant et aucun des périls du monde ne ternissait la blancheur de ce lys sur lequel le Divin Jardinier veillait avec tant d'amour.

C'est qu'elle commençait toujours sa journée par la Messe et la Communion, se contentant bien souvent pour déjeuner d'un morceau de pain emporté le matin qu'elle prenait vers 10h.

A 17 ans, déjà habile couturière, Josefa commença à travailler pour son compte. C'est de ce moment que datent ses visites à la Chapelle de notre Maison de Leganitos. Nos Mères, frappées de la modestie et du recueillement de cette jeune fille, s'intéressèrent à elle ainsi qu'à sa famille et offrirent de prendre les petites sœurs à notre Ecole. La gaieté et le bonheur régnaient à ce foyer où on restait bien dans l'intimité de la famille... Quand les petites sœurs voulaient obtenir quelque chose de leur Père, elles le disaient d'abord à Pepa (Josefa), sûres qu'ainsi elles l'obtiendraient.

On aimait à s'amuser innocemment et Josefa n'était pas la moins entraînée, surtout quand on jouait aux Religieuses, simulant l'office ou quelque scène des couvents. On voulait aussi faire des pénitences comme les Religieuses.

Josefa et Mercedes dormaient dans la même chambre. La nuit, elles avaient inventé de se mettre un cilice, dans le plus grand secret bien entendu... Mais un jour on oublia le cilice dans le lit et il fut trouvé par la Mère, fort mécontente, qui le confisqua. Alors Josefa inventa un

autre genre de mortification : des « garbanzos » (gros pois) dans les souliers... Il fallut bientôt y renoncer car la démarche, par trop gênée, attirait l'attention.

L'épreuve ne devait pas manquer de visiter cette famille bénie de Dieu.

En 1908, le Père tomba gravement malade, en même temps que la Mère était atteinte du typhus...Josefa, aidée de sa sœur Mercedes, abandonna l'aiguille pour soigner ses parents. Dieu seul sait ce qu'elle eut à souffrir dans cette situation critique, n'ayant plus les ressources apportées par le travail de son Père pour les frais de la maladie. Elle nous avouait, en nous le racontant, qu'elle avait cru perdre la tête entre les cris de sa mère en délire et la congestion pulmonaire de son Père. Elle connut alors pendant 40 jours la souffrance et les privations. « Nous couchions toutes 3 sur un matelas à terre. Notre médecin, qui était excellent, voulait faire porter notre Mère à l'hôpital, mais d'aucune manière nous n'avons voulu y consentir. Nous avons confiance que la Providence viendrait à notre secours, et notre espoir ne fut pas trompé. Dieu voulut que ce secours nous vienne par le Sacré-Cœur. La D. Mère Azcanaga, Supérieure de Leganitos nous envoyait chaque jour 3 ou 4 litres de lait, du bouillon, du bon vin et nos repas... Que nos Mères ont été bonnes ! Comment ne pourrais-je pas les aimer ? »

C'est alors que notre Bienheureuse (Madeleine-Sophie) donna à cette famille éprouvée la première preuve de sa protection... L'état de la Mère paraissait désespéré, on fit une neuvaine pour obtenir sa guérison ; pendant cette neuvaine la malade appela une nuit ses enfants auprès d'elle et leur dit « Ne pleurez plus, la Bienheureuse Mère est venue ici et m'a dit que je ne mourrai pas, parce que mes enfants ont encore trop besoin de moi ! » Elles ne surent jamais ce qui s'était passé, mais ce qui est certain, c'est que le lendemain le médecin dit que la maladie avait évolué du côté de la guérison et qu'il pouvait maintenant assurer qu'elle était hors de danger... En effet elle se remit, et son Père aussi pour un temps... Josefa resta auprès de ses parents pour les soigner tout en essayant de faire vivre la famille par son travail... Il lui manquait cependant une machine... Encore là, Josefa expérimenta la générosité de la D. Mère Azcanaga. Une bonne machine était à vendre. La D. Mère chargea Josefa de la lui acheter et de la garder quelque temps pour l'essayer. Elle lui fit faire des milliers de scapulaires du Sacré-Cœur pour les soldats de Melilla et quand Josefa voulut rendre la machine à Leganitos la D. Mère lui dit de la garder et que ses scapulaires en avaient payé le prix. Son cœur, si délicat, se fondait de reconnaissance en nous rapportant ce fait et cette générosité du Sacré-Cœur l'attacha tellement à la Société qu'elle n'avait plus d'autre désir que d'y entrer. Peu à peu, le travail lui arriva de différents côtés, on lui en donna aussi de Chamartin. Elle se fit une situation de couturière qui lui permit de soutenir sa famille... Elle déploya en cette occasion une rare intelligence, un cœur généreux et une énergie qui la faisait travailler le jour et souvent, plusieurs nuits de suite, avec une abnégation, un oubli d'elle-même, admirables.

En 1910, Josefa perdit à peu de jours près sa petite sœur Carmencita, sa grand'mère maternelle qui avait depuis longtemps sa place au foyer de sa fille et son Père, pieusement assisté par le Rd Père Rubio qui devint le Conseiller, le Père et l'ami de la famille éprouvée. Plus que jamais, Josefa déploya son abnégation, son total oubli d'elle-même, se faisant l'ange consolateur de sa Mère qui, dès lors, lui confia toute la direction de la maison.

Depuis sa 1^{ère} Communion, Josefa portait au cœur le trésor de la vocation. Déjà avant la mort de son Père, elle avait sollicité son entrée au Sacré-Cœur, mais son Père, pourtant si bon chrétien s'y était refusé catégoriquement et pour la première fois on l'avait vu se fâcher avec sa chère Pepa. Il lui fit donc promettre de ne plus lui en parler du moins jusqu'à sa majorité. Un an après sa mort, Mercedes entra à Chamartin. Ce fut un coup douloureux pour notre Josefa qui se croyait en droit de passer la première. Elle avait espéré que Mercedes, déjà bonne couturière, pourrait la remplacer. Mais avec sa générosité, elle fit son sacrifice et continua sa vie laborieuse, essayant de former sa sœur Angela, afin qu'elle put la remplacer plus tard auprès de sa Mère.

Par bien d'autres alternatives encore Dieu voulait la faire passer, avant d'atteindre l'heure et le lieu fixés pour réaliser ses desseins sur son âme.

Le Rd Père Rubio, confident de ses aspirations à la vie Religieuse, connaissait peu alors notre Société et beaucoup, les Réparatrices. Il crut voir là sa place marquée par Dieu et l'engagea à y entrer. En fille d'obéissance, elle se soumit, tout en gardant au fond du cœur son attrait pour le Sacré-Cœur. Elle y entra en février 1912 et pendant les 7 mois qu'elle y passa, elle y fut très heureuse, aima et apprécia beaucoup le but de cet Institut : Réparer par Marie. Aucune tentation ne vint troubler sa paix. Et cependant, elle avouait après que chaque fois qu'elle entendait la cloche de Leganitos (les deux couvents sont voisins), son cœur faisait un bond et elle sentait se réveiller en elle sa vocation au Sacré-Cœur... Les humbles travaux de la cuisine furent son partage et l'aiguille fut remplacée par les pommes de terre qu'elle pelait de longues heures chaque jour. A cette époque, se rattache un trait merveilleux qu'elle garda dans le secret le plus absolu et ne nous révéla qu'avec difficulté pendant sa dernière maladie, lorsqu'un jour, en ouvrant son Imitation de Jésus-Christ, nous y avons découvert une longue épine piquée sur une image de l'Enfant Jésus, jaunie par le temps.

Elle était postulante chez les Réparatrices, on l'avait chargée du nettoyage d'une salle où se trouvait une grande statue de Notre-Dame des Sept Douleurs, habillée comme on le fait en Espagne. Cette Vierge tenait en main une couronne d'épines. De temps en temps, elle devait broser la robe de la Sainte Vierge et épousseter la statue. Une fois, en remplissant ce pieux office, elle vit une clarté sortir de la couronne.... C'était bien étrange... Elle pensa le dire à sa Maîtresse des Novices, mais elle n'osa pas et attendit... 3 ou 4 fois encore, le même fait se renouvela... Enfin voulant se rendre compte de plus près, elle prit un escabeau, y monta pour examiner la couronne et se rendit compte que la clarté venait d'une épine qui paraissait tout embrasée. En même temps une douce voix murmura à son oreille : « Coje ceta espina, hija mia, mas tarde Jesus te haca cargo de obras... Prends cette épine, ma fille, plus tard, Jésus t'en donnera d'autres ! »

Toute tremblante, elle détacha l'épine encore brillante et la garda piquée sur une image sans avoir jamais osé le révéler à quelqu'un.

Cependant le temps du Postulat passait et la prise d'habit fut fixée au 15 Août. Dieu l'avait fixée à une autre date et dans un autre lieu. Sa pauvre Mère en détresse avait besoin du secours de sa fille et cette fille si aimante se sacrifia une fois encore, rentra au foyer et se remit au travail, espérant pouvoir un peu plus tard réaliser ses désirs. Ce jour parut arriver le 24 Septembre 1917. Admise à Chamartin, attendue par les Sœurs, son lit déjà prêt, elle devait arriver sous les auspices de Notre-Dame de la Merci. Mais cette fois son cœur fléchit devant les larmes de sa Mère, devant sa situation encore précaire, elle aima mieux souffrir que faire souffrir et elle resta pour travailler et pour lutter, pleurant comme une coupable lâcheté, une faiblesse que Dieu avait permise et voulue pour arriver à ses fins.

Comment ne pas voir en effet, dans ces événements la chaîne providentielle qui devait l'amener de Madrid à Poitiers ? Il fallait attendre la réouverture de nos maisons de France, la fondation du petit noviciat dont elle devait être la première Postulante. Et Dieu se servait de toutes ces épreuves pour tremper son âme et la préparer à être la Victime ainsi que la Confidente du Cœur de Notre Seigneur.

Pendant cette attente de 10 années, Notre-Seigneur ne la laissa pas sans Cyrénéen. Nos Mères de Madrid et de Chamartin l'aidaient en lui fournissant du travail et en ranimant son courage. Elles nous la dépeignent comme le type de la jeune ouvrière, simple, modeste, réservée, d'une rare abnégation dans le travail et d'une piété angélique. La Communion quotidienne soutenait ses forces, mais Dieu seul a pu mesurer l'étendue de ses souffrances pendant cette période d'aspirations combattues, soit par les événements, soit par son cœur tendre et aimant. Elle trouvait aussi dans son office de couturière un sujet de souffrances pour sa conscience délicate, déplorant l'immodestie des modes. A une personne qui avait sa confiance, elle disait : « Si vous saviez ce que je souffre quand je vais essayer les robes aux jeunes et qu'elles m'obligent à les habiller d'une manière si peu modeste ! »...

Elle avait peu d'amies et les choisissait bien. L'une d'elles rend témoignage de la vraie et fidèle affection qu'elle leur montrait et de l'initiative, de l'animation qu'elle savait rendre aimable et pleine de gaieté en dominant ses propres peines. On allait parfois faire de pieux pèlerinages à Avila, au Ceno de los Angeles... C'était toujours Josefa qui entonnait les cantiques, dirigeait les prières, mettait de l'entrain et de la ferveur partout.

Pendant le temps passait..... Josefa avait 29 ans ! Ses désirs devenaient de plus en plus pressants à mesure que s'écoulaient les années.

Sa sœur Angela commençait à se former pour pouvoir la remplacer.

N'était-ce pas le moment de tenter une dernière fois la réalisation de ses désirs ? Elle pria, s'arma de courage et le 27 juillet 1919, elle sollicita de nouveau son admission à Chamartin.

C'était l'heure de Dieu : son Amour dirigeait toutes les circonstances, mais Il voulait encore la faire passer par l'humiliation d'un refus avant de transplanter dans la maison de notre Bienheureuse Mère, ce lys sur lequel Il veillait depuis longtemps et qu'Il voulait planter dans la terre bénie de son Cœur, arroser de son Sang et entourer de soins si tendres et délicats. La Révérende Mère Modet, craignant sans doute une nouvelle déconvenue, mais désirant aider cette âme dont elle avait apprécié la vertu, conseilla à Josefa de demander son admission à Poitiers... C'était le sacrifice, non seulement de sa famille, mais de sa Patrie. Fortifiée par un courage que son cœur tendre et aimant n'avait pas connu jusque là, elle demanda et obtint de ma Révérende Mère de Lavergne de venir faire partie du petit Noviciat de Sœurs qu'elle fondait à Poitiers justement à ce moment-là.

Elle relate dans ses notes les grâces, les angoisses et les souffrances de la séparation, sa bonne Mère lui donna son consentement, mais Josefa craignant pour elle les douloureuses émotions des derniers adieux, partit pour Leganitos, sans l'avertir qu'elle ne reviendrait plus chez elle. Là, on la reçut avec la plus grande bonté, la pourvoyant de linge et de vêtements (elle n'avait rien emporté).

Chamartin lui avait fourni l'argent du voyage. Le jour suivant, elle arrivait à San Sebastian, sans être attendue, brisée par les émotions, mais soutenue par l'Amour de Celui à qui elle donnait tout ce qu'elle aimait en ce monde.

Elle passa un mois d'essai dans notre maison de Mira Cielo, combattue plus d'une fois par la tentation de retourner en arrière ; enfin passant par dessus tous les obstacles, elle nous arriva le 5 Février 1920, accompagnée par la bonne Mère Viviez revenant de Bordeaux.